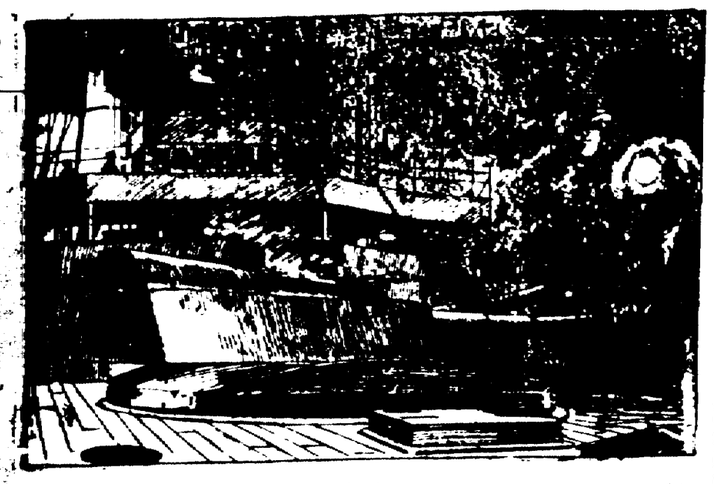

Deux des gros canons du cuirassé japonais Shikishima.

TEMPERATURE

Du 3 juin 1905.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	84	29
Midi.....	90	32
3 P. M.....	88	31
5 P. M.....	86	30

SOMMAIRE.

Une Œuvre Française.
La Grand'Mère.
Nuit d'Algérie.
La Piste.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

LA Nouvelle direction —DE LA— POLICE.

Le plus heureux résultat qu'on puisse attendre du changement apporté dans la direction de la police par le Bureau des Commissaires est la cessation des bruits plus ou moins fondés de corruption qui depuis quelque temps jettent le discrédit sur notre ville.

Il en est des communautés comme des individus ; une mauvaise renommée est ce qui nuit le plus à leur avancement, compromet souvent à jamais leur avenir.

Et lorsque cette mauvaise renommée persiste et s'accentue c'est la ruine complète et à courte échéance.

Le fait que d'autres communautés se trouvent exactement dans les mêmes conditions n'est pas une excuse ; il ne diminue en rien l'opprobre qui s'attache à la corruption.

La Nouvelle-Orléans vient de passer, à propos de sa police, par une crise qui n'aurait pu se prolonger sans danger.

Pour y mettre un terme le Bureau des Commissaires de Police a cru devoir frapper à la tête, destituer l'inspecteur en fonctions et confier à un autre le devoir de ramener dans le droit chemin duquel ils étaient accusés de s'écarter les hommes qui doivent veiller à notre sécurité. L'avenir nous dira si le maire et les deux commissaires ont vu juste, s'il ont choisi le meilleur moyen de relever la Nouvelle Orléans dans l'estime générale en ce qui a trait à sa police.

On ne peut certes exiger du nouvel inspecteur qu'il accomplisse de grandes choses avec les forces notoirement insuffisantes à sa disposition, mais il faut que les hommes sous ses ordres, si peu nombreux et si maigrement rémunérés qu'ils soient, ne donnent plus prise à l'accusation néfaste de corruption. C'est là que l'opinion publique l'attend.

Les dix-neuf ans d'un Roi.

Le 17 mai dernier, l'Espagne fêtait avec enthousiasme et solennité, les dix-neuf ans de son Roi. Dans la salle du trône, assis sous le dais, entouré des membres de la famille royale, avec tous les grands d'Espagne, les hauts dignitaires de la couronne, les membres du corps diplomatique présents, il a vu défiler, entre la haie des hallebardiers, les chefs de l'armée, des corps constitués de l'Etat, les délégués des provinces, des associations.

Le second trône restera vide. Depuis la majorité de son fils, la Reine mère s'efface ; elle veut que les regards et les hommages convergent uniquement vers le seul souverain. Elle l'a ainsi décidé dans sa clairvoyance politique et maternelle.

Alphonse XIII a le culte et l'orgueil de cette mère sublime d'abnégation, à laquelle il doit la vie, le trône affermi, de sublimes exemples et les meilleures leçons de gouverner. A ceux qui ont tenté d'éloigner de lui celle qui restera toujours sa meilleure sauvegarde, il a toujours répondu : "Partout où il y aura de la place pour moi, il y en aura pour ma mère."

Quand on a vu de près la reine d'Espagne, on comprend l'amour reconnaissant et l'on partage l'admiration du Roi.

La plus belle œuvre de Marie-Christine, c'est son fils ! Elle lui a inspiré tous les sentiments qui conviennent au roi catholique du vingtième siècle : éclairé, tolérant et généreux.

Dans ce pays de foi et de tradition, le Roi ne manque jamais de se rendre—sans pompe ni apparat — tous les samedis après-midi à l'église où est la Vierge miraculeuse, Notre-Dame d'Atocha ; il assiste, avec les siens, au chant du "Salve Regina". Les offices de la semaine sainte sont édifiants dans la chapelle royale, et le jeudi saint, dans un salon du palais, entouré de sa suite, il lave les pieds de douze pauvres, auxquels il offre ensuite un banquet où il les sert lui-même, avec une bonne grâce touchante ; puis, sans quitter son grand uniforme, avec le collier de Charles III, il va, dans la journée, visiter les sanctuaires.

Le vendredi saint, pendant la cérémonie que préside le nonce, le Roi, à genoux devant le crucifix, accorde la grâce de plusieurs condamnés à mort, en prononçant cette belle formule ; "Je pardonne pour que Dieu me pardonne."

Le jour de Pâques, comme grand-maître des quatre ordres militaires et religieux : Alcantara, Calatrava, Montesa et San Iago, il communie au milieu des chevaliers en grand costume, tantôt à l'église de San Iago, tantôt à celle de Calatrava. Tous les Rois qui dorment à l'Escurial n'ont jamais fait autrement. En assistant à toutes ces imposantes cérémonies, nous évoquions le fils de Blanche de Castille, le héros de Damiette et de Taillebourg, "le plus humble chrétien et le plus fier chevalier de son siècle" !

A dix-neuf ans, le Roi n'a pas encore d'histoire ; il est connu à travers les vertus, le dévouement et la supériorité de sa mère ; mais il a déjà ses légendes, très réelles d'ailleurs, qui circulent de Saint Sébastien à Cadix. Citons au hasard quelques-uns des traits charmants qui dessinent la physionomie d'Alphonse XIII dans l'imagination populaire.

La Reine ne manque jamais, pendant sa régence, de consacrer une heure par jour à chacun de ses enfants, et c'était une récompense impatiemment attendue. Une fois le petit frère insista pour prolonger cette joie et les Infantes réclamèrent. Il leur fit judicieusement observer qu'il aurait plutôt droit au double du temps réglé "car enfin ce serait justice que je regagne toutes les avances prises par vous avant ma naissance". La réflexion est d'un assez fin diplomate.

L'ABEILLE a parlé récemment de ces deux pauvres femmes qu'Alphonse XIII ramena épuisées des montagnes du Guadarrama dans son automobile. Un journaliste les a rencontrées dans les escaliers du "Palacio Real" et entendues s'extasier sur les nouvelles largesses du Roi.

Nous avons raconté l'accident qui se produisit en Catalogne alorsque le jeune souverain y faisait un voyage qui permit aux belles qualités de son excellent cœur de s'affirmer.

Le propriétaire de l'auberge où Alphonse XIII avait transporté la petite victime n'aimait nullement le roi ; mais au spectacle de la tendresse dont celui-ci entoura l'enfant, la haine de l'aubergiste se changea en admiration et dès lors il devint du roi le plus fidèle des sujets.

Le portrait de Salmeron qui ornait un mur de son hôtel a été décroché et remplacé par une figure d'adolescent, qui rappelle étrangement les toiles de Velasquez, bien qu'elle soit plus sympathique celles de Philippe III et Philippe IV et les inscriptions républicaines ont été grattées. Comme la fierté n'exclut pas le goût des affaires, le commerçant a inscrit sur son enseigne : "Fournisseur de S. M. le Roi".

Ravi de cet incident, Alphonse XIII murmurait à ceux qui remontaient en voiture avec lui : "Que je serais content, si ma mère voyait tout cela, mais je ne pourrai jamais le lui raconter !"

Ce que la modestie du fils ne pouvait répéter à celle qui est "heureuse de lui avoir donné le jour", une noble et pieuse femme, de qui nous tenons ce récit, a cru devoir l'écrire à la Reine. Marie-Christine, en lisant cette lettre, a reçu sa plus belle récompense ! Et c'est ainsi qu'Alphonse XIII gagne l'ardente affection des Espagnols.

UNE ŒUVRE FRANÇAISE.

La nervosité actuelle des Japonais est attestée par leurs récriminations, vives autant qu'injustifiées, au sujet d'une prétendue violation de la neutralité française, de même qu'hier ils accusaient faussement les Allemands d'avoir occupé une position géographique, en Chine, menaçante pour la Corée, écrit Jean Frollo.

La France, en fait de neutralité, n'est liée que par sa propre jurisprudence, attendu qu'il n'existe pas, à cet égard, de règles internationales. Nous appliquons nos principes, qui nous viennent de toutes nos traditions et que nous avons déjà formulés lors de la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne, c'est-à-dire à l'époque où il ne s'agissait pas de la lutte présente entre la Russie et le Japon. On ne peut pas, en vérité, nous faire un grief de demeurer fidèles à nous-mêmes.

Nous ne fournissons aux belligérants aucune assistance militaire, mais nous ne leur fermons pas nos ports et nous n'entendons pas les condamner à errer sur l'océan, sans pouvoir jeter l'ancre nulle part.

Que demain un vaisseau japonais arrive dans nos eaux et nous nous conduirons à son égard absolument comme nous l'avons fait avec les Russes. On se plaint, à Tokio, du séjour de l'amiral Rojestvensky à Madagascar, où, d'ailleurs, il se ravitaillait par ses propres moyens ; nous aurions eu la même ligne de conduite vis-à vis de l'amiral Togo, s'il lui avait plu de venir chercher l'escadre russe dans l'océan Indien, au lieu de la laisser arriver et se concentrer tranquillement dans la mer de Chine.

Tout cela est si évident, que l'on doit envisager deux hypothèses : ou les Japonais sont inquiets, ce qui expliquerait leur surexcitation, ou ils veulent, avec des griefs imaginaires, former un dossier contre nous, pour nous chercher querelle, tôt ou tard, et diriger leurs visées conquérantes vers notre colonie de l'Indo-Chine.

Notre empire asiatique est devenu, en effet, une proie tentante pour les ambitions du Japon, à la suite des efforts de toutes sortes accumulés par la France. En Cochinchine, depuis un demi-siècle, au Tonkin et en Annam plus récemment, nous avons apporté des capitaux considérables pour mettre en valeur les richesses d'un pays où nous apportions la civilisation. Nous n'avons ménagé ni notre sang, ni notre argent, et les résultats obtenus témoignent de notre activité.

D'après M. Le Hérissé, rapporteur du budget des Colonies pour l'année 1905, des travaux très importants ont été exécutés, à la suite de la loi du 10 février 1896 autorisant le protectorat à contracter un emprunt de 80 millions. Sur cette somme, 20 millions ont été consacrés à l'exécution de travaux de chemins de fer pour relier Hanoï à Phu-Lang-Thuong, et Langson à la frontière de Chine. En même temps, on transformait en voie à 1 mètre un tronçon établi primitivement à 0 m. 60.

Ces travaux sont terminés. Le 28 février 1902 on inaugurait le grand pont d'Hanoï sur le fleuve Rouge et, en mars de la même année, toute la ligne était livrée à la circulation, sur une longueur de 163 kilomètres.

En 1898, un nouvel emprunt de 200 millions était consenti à l'Indo-Chine par le Parlement, avec l'autorisation de construire cinq lignes, destinées à doter notre colonie d'un réseau véritable, ce qui est le puissant élément du progrès. La locomotive apporte avec elle les transformations d'un pays.

En même temps que ces grands travaux, qui s'étendent à 1,000 kilomètres, étaient mis en exécution, on s'occupait d'organiser la défense de la colonie, d'après un plan d'ensemble.

Pour la Cochinchine, on a pensé que la protection de Saïgon serait assurée par la création d'un camp retranché installé au cap Saint-Jacques, promontoire élevé qui domine l'entrée du fleuve, à gauche en entrant.

Saïgon est assez loin de la mer. Des batteries construites sur les voies fluviales, soutenant la flotte, doivent, avec le concours de torpilleurs et de sous-marins, rendre impossible le succès d'une attaque navale. Les événements de Port-Arthur ont montré l'effet foudroyant des mines ; il est permis de penser qu'avec les moyens modernes, on ne réussira plus à remonter de force une rivière.

En ce moment, nous avons, en Cochinchine, 6 bataillons européens et 11 de troupes annamites, avec 11 batteries d'artillerie. Le comité consultatif demande plus encore, avec raison. Si nous voulons pouvoir offrir une résistance sérieuse, il faut avoir des effectifs assez forts pour s'opposer à un débarquement de l'ennemi.

Au Tonkin, par malheur, le système défensif n'existe pas encore tel qu'il devrait être et n'est même pas décidé. On hésite sur le plan à adopter, alors qu'il serait à souhaiter que l'on se mît tout de suite à l'œuvre. Là, nous ne devons pas envisager seulement une attaque venant de la mer, notre frontière qui nous sépare de la Chine, peut être menacée par un conflit avec le Céleste Empire, ou même par des invasions de bandes pillardes.

Il est question de construire un réduit fortifié, au milieu du triangle ayant pour sommets Hanoï, Dupeau et les Sept Pagodes. Là se trouverait un puissant noyau de défense ; mais on a reculé jusqu'à ce jour devant le chiffre des crédits à demander aux Chambres. C'est un tort, car rien n'est plus cher que la défaite et nous avons engagé trop d'intérêts en Extrême-Orient pour les risquer par une économie mal entendue.

Après beaucoup d'hésitations, on s'est décidé à créer et à armer des bataillons indigènes, de chasseurs de frontière, commandés par nos officiers. Sans doute, il y a toujours, dans une colonie, un certain danger à instituer des forces militaires qui pourraient s'insurger, comme le firent, aux Indes anglaises, les cipayes à l'époque de la terrible révolte de Nana-Saïb ; mais on a lieu de croire que ces troupes annamites seraient fidèles à notre drapeau. Grâce à elles, l'ordre est parfait dans la zone des territoires militaires contigus à la Chine.

Dans ces territoires militaires, l'organisation gouvernementale rappelle celle des anciens bureaux arabes. Il faut qu'il en soit ainsi, les populations très primitives qui vivent là, n'ayant pas d'autre conception que celle de l'obéissance à la force ; elles ne comprendraient pas un pouvoir civil.

Pour la garde du Delta, nous avons quatre brigades mixtes, comprenant chacune 2 ou 3 bataillons européens et 3 bataillons indigènes.

Au total, la garnison de notre empire de l'Indo-Chine s'élève à 34,000 hommes. Nous arriverions au chiffre de 46,000 hommes, en appelant nos réserves et à 57,000, si on se décidait à militariser les gardes indigènes.

Comme approvisionnements de guerre, nous n'avons que 38 millions de cartouches, au lieu de 85 millions demandées par l'autorité militaire. C'est une lacune à combler.

Tout cela constitue certainement des éléments sérieux pour une lutte, surtout si nous restions maîtres de la mer et ayant la possibilité d'envoyer d'Europe des renforts puissants. Avec les effectifs dont nos généraux disposent, ils pourraient parer à un coup de main ; mais ils ne seraient pas en état de triompher d'une armée considérable. Or, ce que viennent de faire en Mandchourie les Japonais indique de quoi ils sont capables.

Le jour où, de l'île de Formose, qui leur a été cédée après leur guerre avec la Chine, à notre grand désavantage, ils lanceraient 100,000 hommes dans notre colonie, la situation serait très grave. Pour défendre l'Indo-Chine, il faut donc compter sur notre flotte.

Par la force des choses, nos escadres sont en Europe et nous n'avons qu'une faible division navale en Extrême Orient ; mais les Russes viennent de prouver qu'une flotte peut arriver du fond du golfe de Finlande ; Toulon est sensiblement moins loin.

Sans envisager ces sombres pronostics, la France est en droit de considérer avec un légitime orgueil l'œuvre accomplie depuis cinquante ans, dans ces parages lointains, d'autant plus que les populations ont accepté notre souveraineté, qui leur apportait plus de justice qu'au temps de l'administration de mandarins prévaricateurs. Les sympathies des Annamites sont un élément de force, que l'on ne saurait trop apprécier, ni faire trop d'efforts pour obtenir et conserver.

COIE FRANCES BOWER, Contralto, à West End.

WEST END

L. W. Kurtis et ses deux chiens, "Queen" et "Bunch", seront un des principaux attraits du programme qui paraîtra ce soir la direction de West End.

Ces deux animaux sont d'une intelligence rare et accomplissent des tours extraordinaires. On applaudira sans aucun doute Scott et Wilson, des athlètes comiques, dans une comédie qui a pour titre "L'Athlète et le Fermier".

Phil. et Nettie Peters, qui restent une autre semaine, offriront au public un nouveau inédit qui doublera le succès qu'ils ont obtenu pendant la semaine qui vient de s'écouler.

Coie Frances Bower se fera de nouveau acclamer dans les chansons nouvelles et le Kinodrome offrira des vues sensationnelles, entre autres "Le Nihiliste."

L'orchestre du professeur Fischer a inscrit à son programme les morceaux les plus nouveaux et les plus renommés.

On annonce pour la semaine commençant le 11 quatre chanteurs et comédiens formant l'Imperial Comedy, et les sœurs Clarence, deux "perles" d'Australie.

"NON, JE VOUS REMERCIE,"

dit le pauvre dyspeptique, quand on lui offre certains aliments. Il en voudrait bien mais il a peur des conséquences. Algreurs, Malaises, Crampes, Nausées ou Maux de Tête en étant la suite invariable. Tous ceux qui sont atteints de ce mal devraient essayer le

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

avant les repas et ils verra est le bien qu'il leur fera. Il fortifie l'estomac et guérit Indigestion, Dyspepsie, Constipation, Mal Biliaux et Malaria, Fièvres et Frissons.

frappés à sa porte la trouvaient éveillée et assise dans son lit, le coude appuyé à son oreiller et le front reposant sur sa main droite.

Elle était pensive.

L'arrivée de Jean Villedieu au restaurant du boulevard Saint-Germain avait été pour elle une sorte de rayonnement dont elle restait frappée.

Jean Villedieu la connaissait depuis de longues années.

Parmi les cavaliers qui s'arrêtaient à l'auberge du père Remi de Servières, au cours de leurs promenades ou lors des grandes chasses de Fontaine-aux-Bois, c'était lui qu'elle avait remarqué entre tous, lui qui la traitait le mieux en amie, plus cordialement, avec une bonne grâce familière, lui qui en un mot s'approchait le plus près de son cœur.

En le retrouvant, alors qu'elle pensait si souvent à lui, elle avait éprouvé une sensation inconnue, toute de bonheur, et un désir irrésistible lui était venu de prouver à son élu qu'elle était étrangère à tout ce qui s'était passé, innocente du mal qu'on avait fait aux êtres qui lui étaient chers et à lui-même.

L'idée qu'il pouvait la supposer coupable lui était insupportable.

Aussi avec quelle joie elle l'avait entendu lui demander un rendez vous !

Avec quel empressement elle le lui avait accordé !

Que les heures devaient lui paraître longues jusqu'à celle qu'elle avait fixée elle-même !

Le lendemain arriva trop lentement au gré de ses désirs.

Au déjeuner, elle prétexta un malaise pour rester dans sa chambre et éviter la présence de son mari.

La vue seule de Jean Villedieu avait suffi pour le lui rendre plus haïssable encore.

Vainement il la fit prier par la Bretonne qui la servait de lui accorder une entrevue.

Elle refusa impitoyablement.

Un peu avant le moment fixé pour son départ, elle procéda à sa toilette avec un soin extrême, s'habilla en évitant les couleurs voyantes, s'enveloppa dans un cache-poussière de soie, comme si elle eût dû partir pour un long voyage et sortit sans passer par son café.

Clopin se tenait devant sa porte, aux aguets.

Elle n'eut pas l'air de le voir et continua son chemin vers Saint-Germain-des-Prés.

L'église n'était pas loin.

En l'apercevant, Clopin avait eu une défiance.

Où allait-elle ?

Pourquoi cette toilette qui ressemblait presque à celle d'une femme qui se dispose à prendre la fuite ?

Il voulut la suivre.

Mais la nécessité de prendre un chapeau qu'il ne trouvait pas lui fit perdre quelques secondes.

Quand il sortit, Colette avait de l'avance.

D'ailleurs, il devait se tenir à distance et éviter d'être surpris dans ses fonctions d'espion et de surveillant.

Lorsqu'il arriva, un instant après elle, place Saint Germain-des Prés, il la vit monter dans un coupé qui se referma aussitôt et qu'un bon trotteur enleva en se dirigeant vers les quais d'un train que bien peu de rosses de fiacre auraient pu suivre.

Clopin, abasourdi, demeura attaché aux trottoir, scellé comme par un écrou et incapable de faire un mouvement.

Lorsqu'il revint de son étonnement, le coupé était loin et il lui eût été aussi impossible de le rejoindre que de retrouver une aiguille perdue dans une meule de blé.

Il se sentit à la poitrine une douleur aiguë à peu près pareille à celle d'un coup de couteau.

La jalousie le poignardait.

Tout lui manquait donc à la fois.

Depuis la veille, son corps n'était que meurtrissures et douleur, honte et souffrance.

Révillac et Bichat avaient commencé l'assaut. Colette l'achevait.

Non contente de le mépriser et de lui fermer sa porte, elle avait un amant ; elle le trompait effrontément.

Elle ne prenait même pas la peine de cacher ses amours ; elle le traitait comme s'il n'existait plus, comme s'il n'eût possédé aucune autorité sur elle !

Et en effet, n'était-il pas à sa discrétion ?

N'en savait-elle pas assez, comme Révillac et Bichat, pour le perdre d'un mot, d'un geste, en le désignant pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un bandit, un assassin, pour le dernier des misérables.

Lui qui s'était cru si fort, si rusé, si invulnérable à cause de son astuce de paysan et de braconnier, il était trahi, démasqué, connu, percé à jour.

Et c'était elle qui en était cause !

Ah ! sa baraque de Fontaine-aux-Bois, sa maison de sabotier, ses guenilles de chapardeur et le foyer misérable où il se chauffait avec des débris de bouleaux et de hêtres, comme il les regrettait !

Que faire pour échapper au cauchemar qui l'épouvantait !

Comment se venger de cette Colette qu'il avait faite riche, au prix de ses crimes, et qui l'abandonnait quand elle aurait dû être son soutien et sa consolation.

C'était elle qui avait été sa faiblesse, c'était elle encore qui le démoralisait et le rendait incapable d'énergie et de résistance !

Elle l'avait bien aperçu au moment de son départ, et sa présence même ne l'avait pas arrêtée dans sa hâte de courir à son rendez vous !

Son amant était riche sans aucun doute.

Tout l'indiquait, l'équipage de maître qui l'attendait, le cocher qui se tenait sur le siège, un gros, bien vêtu et bien nourri comme les domestiques de grande maison où rien ne s'épargne.

Il regagna son café, tête basse, lentement, d'un pas incertain, presque chancelant, en rêvant à cette nouvelle tuile qui s'abattait sur sa tête et qui l'accablait plus que les autres.

Colette filait vers les hauteurs de l'Arc de l'Etoile, mollement balancée sur les souples ressorts de la voiture où elle s'était blottie contre son compagnon de promenade.

Elle, au contraire, elle se sentait tranquille, heureuse.

Elle allait donc pouvoir enfin se disculper vis à vis de celui dont le jugement l'occupait sans cesse.

Il lui demanda :

—Vous avez pu sortir ?

—Aisément.

—Clopin ?.....

—Il était devant sa porte.... Je n'ai pas même fait attention à lui.....

—Cependant....

—Vous allez me dire qu'il est le maître....

—Dame....

Il la regardait en souriant :

—Allez, fit-elle. Si malheureusement il l'a été, il y a longtemps qu'il ne n'est plus....

—Ah !

—Et que je lui ai fermé la porte de ma chambre.

Vivement elle ajouta :

—Tenez ! il faut que vous sachiez tout....Si j'étais si heureuse hier quand je vous ai vu et surtout quand vous avez demandé à me parler, c'est parce que je vais pouvoir enfin m'expliquer avec vous et alors vous verrez que je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé....

—Mais ma pauvre Colette, je n'en ai jamais douté.

—Que les autres pensent de moi ce qu'ils voudront, ça ne me touche pas mais vous vous, monsieur Jean, je ne veux pas que vous me méprisiez. Non, je ne le veux pas !

Et lentement.

—Oh ! je sais bien que je suis une pas grand'chose, allez !

—Colette !

Le coupé filait d'une vitesse de vingt cinq à l'heure ; il tourna autour de l'Arc de l'Etoile, prit l'avenue du Bois-de-Boulogne et bientôt il se trouva aux abords du champ de courses d'Auteuil.

Ils étaient à peu près déserts.

Pour ce quartier si bruyant à certains moments, c'était la saison de la solitude.

Le coupé s'arrêta.

Jean Villedieu et Colette descendirent.

Le jeune homme dit :

—Je ne pense pas qu'on ait pu nous suivre. Nous pouvons donc être tranquilles.

Il passa le bras de la jeune femme sous le sien, amicalement, la fixa un instant de son regard qui la faisait rougir de plaisir, tant il était doux et caressant, et il reprit :

—Moi aussi, Colette, j'étais heureux de vous voir, parce que j'ai toujours eu une grande amitié pour vous. J'ai toujours pensé que vous étiez une bonne nature, capable de dévouement et de sacrifice, et que vous méritiez une meilleure destinée que celle dont le hasard vous a gratifiée....Mais c'est la vie, ma pauvre Colette, on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut ....La distribution du bonheur est bien souvent injuste....Seulement....

Elle soupira

—Je sais ce que vous allez ajouter.

—Quand j'ai appris que vous aviez consenti à épouser ce Clopin, j'ai eu un moment de désillusion....Je ne comprenais pas.

La Rousette baissa la tête.

—Vous aviez raison, monsieur Jean, murmura-t-elle, mais je vous ai dit que ma confession serait complète.... Ecoutez-la. Vous êtes généreux et incapable de rendre le mal pour le mal.... Je vais tout vous dire.... quoique de tels aveux soient pénibles pour moi.

Ils s'étaient engagés dans une allée étroite toute couverte de feuillages où ils étaient seuls.

La suite à dimanche prochain.